

Tout va bien... J'ai un cadavre dans le coffre.

Comme chaque matin, Régis Kieffer est à la bourre. Trois gamins à déposer successivement à la crèche, au primaire et au collège...la course. Ils sortent et l'air frais de cette journée de novembre qui leur cingle le visage leur fait, un peu plus encore presser le pas. Le break garé sur le trottoir a les vitres embuées. L'aînée s'engouffre à l'avant, balançant au préalable son sac à dos *Eastpak* à ses pieds. Le cadet fait de même à l'arrière pendant que Régis harnache la plus jeune sur son siège auto. Il ouvre enfin le coffre pour, dernière étape avant le départ véritable, y balancer lui aussi sa sacoche quand il manqua de tomber à la renverse sous le coup de la surprise ; un homme inconscient était recroquevillé en position fœtale.

Régis Kieffer qui n'avait jamais vu que le cadavre de sa grand-mère gisant dans son cercueil, était pourtant convaincu que ce type était mort et la première idée qui lui vint à l'esprit fut : pourvu qu'aucun fluide corporel ne se soit déjà répandu sur la moquette du coffre. Sa première action fut toutefois d'extraire les gamins de la voiture, de les ramener à l'intérieur et de les confier à leur mère, les laissant tous sans la moindre explication. Il s'étonnera plus tard d'être resté si calme et maître de lui pendant ces premiers instants mais pour l'heure, il contemplait le corps d'un homme jeune et sans blessure apparente.

Régis Kieffer reprenait peu à peu ses esprits et n'osa pas arrêter les quelques voitures qui passèrent dans cette rue toujours si calme. Il se demandait s'il devait toucher le corps pour vérifier s'il était encore chaud mais des images embrouillées de films et de séries policières lui arrivaient en tête et il craignit de laisser ses empreintes et de se voir accusé à tort de crime même s'il savait qu'il ne pourrait échapper au statut de suspect. Il se décida tout de même à poser son pouce sur la carotide du jeune homme pour vérifier s'il y avait un pouls. Le corps n'était pas froid mais point de pouls.

La logique et le pragmatisme auraient voulu que Kieffer appelle les secours mais une crainte suspendait son pouce au-dessus de l'écran tactile ; une crainte qu'il identifiait parfaitement : « quelle part de responsabilité ai-je dans ce qui arrive ? »

Quatre minutes s'étaient écoulées depuis le moment où il était sorti avec ses enfants de la maison et il se disait que s'il tardait à appeler le SAMU, on pourrait lui demander pourquoi il avait tant attendu. Il se décida à faire le 15 en pensant que le temps qu'ils arrivent, il aurait encore un peu de temps pour une très brève introspection.

Avant même qu'il appuie sur le 1, son téléphone retentit ce qui le fit, vu les circonstances, sursauter. C'était madame qui réclamait des explications. Que lui dire ?

« Allô, oui, y a un problème à la voiture ; y faut que tu les emmènes à l'école, moi je peux pas ».

Étonnamment, elle ne demanda pas plus d'explications et se contenta de raccrocher sèchement. Tout comme pour le crime, car c'en était un, c'était sûr, Kieffer savait qu'il aurait auprès de Madame aussi, des comptes à rendre.

Mais pourquoi cette désagréable sensation au niveau de l'estomac ? Il se sentait coupable, une sensation viscérale tenant lieu de certitude. Il avait fauté et allait devoir en répondre. Répondre de quoi ? Il l'ignorait mais c'était une conviction inébranlable.

Stéphane D.

21 octobre 2017